

les attendre. Nous quittons ce « Camp de la Famine » pour une étape qui nous conduit à 18 kilomètres plus loin : cinq heures cinquante de marche.

Un homme de la compagnie n° 3 laissa tomber sa caisse de munitions dans un profond affluent ; on ne put réussir à la repêcher. Nadjeli s'enfuit avec une boîte de cartouches winchester, et Sélim avec une autre contenant deux paires de bottes neuves destinées à Emin Pacha et deux m'appartenant. Ouadi Adam disparut avec les effets personnels du chirurgien Parke ; Soudi, de la compagnie n° 1, oublia son ballot en route, et partit pour des régions inconnues ; Outchougou, au cou de taureau, décampa avec une caisse de cartouches remington.

Le 12 octobre, nous faisons 10 kilomètres dans la direction du sud-est. Le bateau et son équipage étaient bien au-dessus de nous, en haut, contre les rapides. Nous désirions traverser l'eau pour tenter la fortune sur le rivage nord ; on signala bien un canot, mais de l'autre côté ; or la rivière avait près de 100 mètres de large, et, dans leur présent état de faiblesse, le courant était trop fort pour nos meilleurs nageurs.

Mais nos batteurs d'estrade découvrirent une seconde pirogue amarrée à une île à 35 ou 40 mètres de notre rive, un peu au-dessus du campement. Trois hommes s'offrirent pour l'aller chercher, entre lesquels Ouadi Asman, du corps des pionniers, homme grave, fidèle et ayant l'expérience des régions africaines ; j'offrais 100 francs de récompense. Asman n'avait pas l'audace d'Ouledi, le patron de l'*Avance*, ni son esprit d'aventure, mais il était très prudent et je le prisais fort.

Ces trois hommes choisirent un *rayol* ou petit rapide, afin de pouvoir, de temps à autre, prendre pied sur les roches. Au crépuscule nous fûmes consternés par la nouvelle qu'Asman, ayant voulu se mettre à la nage, son winchester sur le dos, avait été entraîné dans un tourbillon et noyé. Tout fut contre nous dans cette misérable journée : nos chefs de caravane ne rentrèrent pas ; avaient-ils été attaqués par les indigènes ? Plusieurs de nos plus solides porteurs s'étaient éclipsés. Le nombre de nos carabines diminuait rapidement. Les munitions disparaissaient. Féroudji, notre meilleur marinier après Ouledi, soldat et porteballe, homme brave, honnête et fidèle, se mourait d'une blessure que le couteau d'un sauvage lui avait faite à la tête.

Nous restons le lendemain au bivouac. Il nous fallait retraverser la rivière et nous étions très inquiets de nos six chefs, parmi lesquels Réchid bin Omar, dit « le Père des Hommes ». N'ayant à porter que leurs carabines, leurs munitions et leurs quelques effets, ils auraient pu faire 150 kilomètres au moins dans la semaine qui avait suivi notre départ du camp où était demeuré Nelson. Si durant ce laps de temps ils n'avaient pu découvrir la station des Manyouema, quelle chance avions-nous de le faire ? chargés comme nous l'étions et traînant une suite d'affamés et de désespérés, n'ayant mangé depuis huit jours que deux bananes chacun, des baies, des fruits sauvages ou des champignons ! Ils avaient beaucoup souffert, et, la veille, trois étaient morts.

Vers le soir Jephson parut avec l'*Avance*, apportant assez de maïs pour que chaque blanc pût en recevoir une douzaine de tasses.

Le lendemain 15, nous « éclairons » les arbres qui entourent le camp et traçons de grandes flèches au charbon pour indiquer aux chefs, s'ils reviennent, la route qu'ils auront à suivre. L'expédition passe sur le rivage septentrional et campe en amont d'une chaîne de collines. Le soir même, Féroudji Ali mourut de sa blessure.

Nos hommes étaient dans un état de faiblesse tellement désespéré, que je n'osai donner l'ordre de démonter le bateau pour le transporter, non qu'ils eussent témoigné la moindre mauvaise volonté : on aurait étalé devant eux tous les trésors du monde qu'ils ne se seraient pas montrés plus dociles à ma voix. Je leur exposai franchement la situation :

« Mes amis, voici où nous en sommes ! Au départ de Yambouya nous étions 389 avec 237 ballots. Nous avons 80 porteurs supplémentaires pour remplacer ceux qui pourraient manquer ou tomber malades, 56 des nôtres sont au camp d'Ougarrououé et 52 avec le capitaine Nelson. Il devrait donc nous en rester 271 ; mais nous n'en avons que 200 tout juste, y compris même les chefs absents ; 71 sont morts, ont été tués ou ont pris la fuite. Parmi vous, il n'y en a pas 150 capables de charger quoi que ce soit, et je renonce à transporter l'embarcation plus loin ; coulons-la ici près du rivage, et, afin de ne pas nous laisser mourir dans ces bois, hâtons-nous de trouver des vivres pour nous et pour ceux qui sont restés avec

Nelson; ils se demandent ce que nous sommes devenus! C'est vous qui portiez le bateau, à vous de décider ce qu'il faut en faire! »

Maintes solutions furent proposées, mais Ouledi, mon Ouledi d'A travers le Continent Mystérieux, Ouledi le toujours fidèle, alla seul droit au but : « Maître, voici mon avis! suis ton chemin avec la caravane à la recherche des Manyouema, et moi et l'équipage nous resterons ici aux rapides pour faire avancer le bateau, le pousser à la gaffe, le halier et le manœuvrer de notre mieux. Quand nous aurons remonté la rivière pendant deux jours, si, de mon côté, je ne vois pas de traces de ces Manyouema, je vous ferai avertir. Nous ne pouvons vous perdre de vue : un aveugle suivrait notre caravane à l'ornière qu'elle laisse. »

Cette proposition fut agréée de tous.

Nous nous séparâmes à 10 heures du matin, et, peu d'instants après, nous avions un avant-goût des difficultés du voyage sur les hautes collines qui encaissent cette partie de l'Arouhouimi. A travers la forêt impénétrée je dirigeai la caravane vers le nord, inclinant un peu au nord-est pour gagner quelque éperon plus praticable et utiliser les passées des grands animaux. Nous avançons lentement, car le fourré était très épais; les baies du phrynium, le fruit de l'amome, le *fenessi*, les grandes fèves des bois et les champignons de toute sorte s'y trouvaient en abondance; nos hommes s'en approvisionnèrent largement. Déshabitué de grimper depuis des années, j'éprouvais une très grande fatigue, et nous souffrions tous de palpitations de cœur, obligés que nous étions, en gravissant les pentes abruptes, de couper ou d'arracher les lianes, les broussailles et autres plantes qui obstruaient le chemin.

Ah! ce fut un triste spectacle, inexprimablement triste, de voir tant d'hommes lutter en aveugles à travers cette interminable forêt, à la suite d'un blanc qui allait on ne sait où — le savait-il lui-même? quelques-uns en doutaient. Déjà nous étions plongés dans l'enfer de la faim, quelles horreurs inconnues nous attendaient encore? Qu'importe! on ne meurt qu'une fois! Nous nous faufileons à travers les halliers, sabrant ou écrasant les plantes, zigzaguant sur la crête des contreforts, du nord-est au nord-ouest. Enfin nous descendons dans une

jolie vallée en forme de coupe, près d'un ruisseau cristallin, et nous déjeunons de maïs et de fruits sauvages.

Pendant la halte de midi, Oumari, ayant aperçu de superbes *fenessi* mûrs au sommet d'un arbre haut d'une vingtaine de mètres, y grimpa pour s'en emparer; il allait les atteindre : une branche cassa; la force lui manqua peut-être; bref, il cabriola sur la tête de deux hommes qui attendaient le fruit. Chose étrange, aucun d'eux ne fut sérieusement blessé. Oumari boita de la hanche pendant quelques jours, et un des hommes qui lui avaient servi de parachute se plaignit d'une douleur à la poitrine.

A 5 h. 30, après nous être démenés dans un enchevêtrement d'arums, d'amomes et de broussailles, nous arrivons à un vallon sombre, une sorte de cirque, au fond duquel était un campement que les indigènes venaient d'abandonner, et avec une hâte telle qu'ils n'avaient pu emporter leurs trésors : deux boisseaux de maïs et un boisseau de fèves. Assurément quelque divinité compatissante veillait sur nous à nos heures les plus critiques.

Mon pauvre bourriquot zanzibari dépérissait rapidement. L'arum et l'amome, sa seule nourriture depuis le 28 juin, sont une triste provende pour un animal délicat et gâté comme il l'avait été jusqu'alors. Pour abrégier son agonie, je lui loge une balle dans la tête. Quand la chair en fut répartie, plus scrupuleusement qu'on l'eût fait pour la plus fine des venaisons, nos malheureux, poussés par la faim, se battirent pour la peau et les os, qu'ils broyèrent, et pour les sabots, qu'on fit bouillir des heures durant; rien ne resta de mon fidèle baudet, que le poil et le sang qui avait coulé sur le sol; une troupe d'hyènes n'eût pas mieux besogné. La partie constituante de l'être humain qui marque sa supériorité sur tous les animaux de la création s'est atrophiée par suite de nos désastres; mes pauvres pagazi ne sont plus que des carnivores bipèdes, impatients de se procurer une proie.

Le 16 nous traversâmes successivement quatre gorges où le phrynium croissait en abondance. A beaucoup d'arbres pendaient des *fenessi*, presque mûrs, de 30 centimètres sur 20 de diamètre. Ces fruits, certainement très sains, sont quelquefois aussi bons que l'ananas. Même nos gens ne les dédaignent pas s'ils les trouvent pourris. Là où manque le *fenessi*, nous trou-

vions l'arbre à fèves, qui laissait tomber complaisamment ses gousses, dont la terre était recouverte. La nature semblait croire que nous avions assez souffert. Ces grandes solitudes avaient quelque pitié des infortunés : le phrynium nous multipliait ses baies rouges, et l'amome ses jolis fruits mûrs, les fenessi étaient à point, les fèves des bois belles et grosses. Les ruisseaux des vallées nous donnaient une eau claire et fraîche. Nul ennemi en vue, rien à craindre que la faim. Et comme pour l'écartier, la forêt, si lugubre jusqu'ici, nous prodiguait ses trésors; elle nous abritait sous ses ombrages parfumés et murmurait à nos oreilles les plus douces et les plus tendres choses.

Pendant le repos de midi j'écoutais causer deux hommes : « Tu sais, un tel est mort, tel autre est perdu; un troisième mourra probablement cet après-midi; et nous mourrons tous demain ». Et ils secouaient lugubrement la tête. Puis la trompette sonna qui les remit sur pied pour recommencer à marcher, à lutter, à se presser lentement vers le but.

Au bout d'une demi-heure, les pionniers franchirent un espace couvert d'amomes et débouchèrent sur une route véritable. Et voici que sur chaque arbre nous aperçûmes les « flaches » propres aux Manyouema. La découverte se transmit de bouche en bouche jusqu'à l'arrière-garde et fut reçue avec des vivats triomphants.

« Quelle direction faut-il prendre? demandèrent les heureux pionniers.

— La droite, bien sûr », répondis-je, plus content que pas un et impatient d'arriver à la station qui devait mettre un terme à cette horrible période et abréger les tourments de Nelson et de ses compagnons noirs.

« S'il plaît à Dieu, dirent-ils, demain ou après-demain nous pourrons nous en donner! » Pauvres gens! après une faim inassouvie de 536 heures, ils étaient prêts à attendre patiemment, « s'il plaisait à Dieu », encore 36 ou 60 heures!

Nous étions tous effroyablement maigres, les blancs un peu moins que les noirs, car nous comptions sur l'avenir, et l'espoir nous soutenait, bien que le découragement s'emparât souvent de notre âme à la vue de ces malheureux.... Pourquoi n'avaient-ils pas eu plus de foi en mes paroles! Le désespoir, ajouté à la faim, en avait tué un grand nombre. Beaucoup ne

cachaient pas leur pensée et disaient ouvertement que je ne savais moi-même où nous allions; et ils n'étaient pas si loin de la vérité!... Que nous réservaient encore ces profondeurs inexplorées? Mais ils s'abandonnaient au destin, qui leur ordonnait de nous suivre; et ce destin ne leur était pas tendre. Il est dur de marcher quand on est affaibli par les privations, mais bien plus dur encore quand on porte un poids de 25 kilogrammes. Tout au plus une cinquantaine avaient-ils encore quelques forces; les autres étaient réduits à l'état de squelettes recouverts d'une peau gris cendré; leurs yeux étaient caves; leurs membres endoloris portaient l'empreinte de la plus complète misère. Ils ne pouvaient que se traîner péniblement, gémir et verser des larmes. Et mon bon chien Randy, hélas! comme il avait souffert! Depuis des semaines il n'avait pas mangé de viande, excepté, comme son maître, un petit morceau de l'âne. Le maïs grillé et les fèves n'ont guère de charme pour un terrier : il dédaignait le fenessi, le mabengou et tous ces autres fruits acides, et dépérissait de jour en jour; il était maintenant aussi décharné qu'un misérable paria musulman. — Stairs ne m'avait jamais fait défaut. Jephson, de temps à autre, avait eu la bonne fortune de nous approvisionner de grain et faisait bravement front à toutes les difficultés. Et Parke fut toujours persévérant, patient, gai et très doux. Notre vie dans la forêt m'avait permis de pénétrer dans les plus intimes profondeurs de l'humaine nature et d'y découvrir des trésors de vertu et d'endurance.

Il était facile de marcher sur le sentier tracé par les Manyouema. Quelquefois nous arrivions à un dédale de routes, mais on s'orientait sans peine une fois la direction principale reconnue. Ces sentes paraissaient très fréquentées : nous approchions, à n'en pas douter, d'une station populeuse. Les traces récentes devenaient plus fréquentes; çà et là nous trouvions dans la brousse de petites clairières; on y avait campé; les plantes étaient foulées en maintes directions. On voyait par endroits des branches d'arbres coupées, des cordes de lianes traînant sur le sol, des coussinets de porteurs indigènes tombés pendant une course précipitée. La plus grande partie de la matinée se passa à franchir une vingtaine de ruisseaux paresseux et s'étalant en marigots couverts de limon. Pendant une de ces traversées, les abeilles nous atta-

quèrent et s'acharnèrent sur un des porteurs avec une furie telle qu'il en eut un accès de fièvre chaude : un pauvre diable déjà si exténué que la chance était bien petite de le voir se tirer d'affaire. Après une marche de 11 kilomètres vers le sud-est, nous fîmes halte dans l'après-midi du 17.

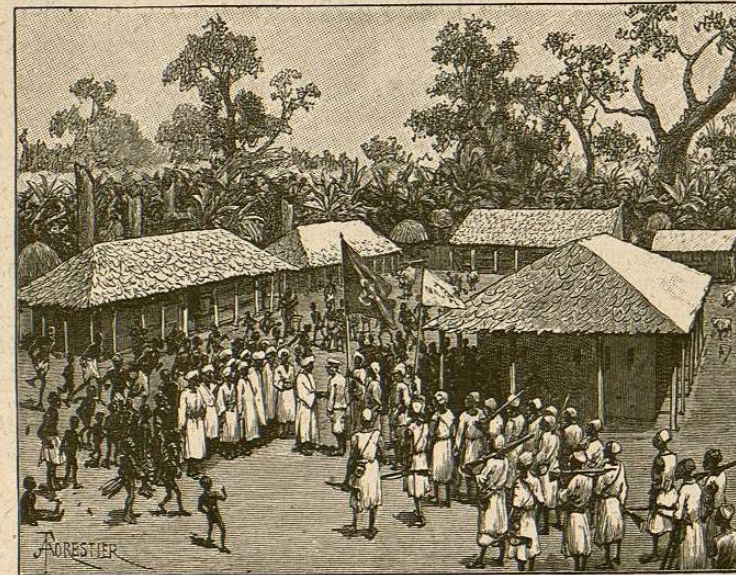
La nuit s'annonça par une tempête qui menaçait de déraciner la forêt et de l'emporter dans l'ouest lointain. La pluie tombait par torrents et très froide. N'importe, la peur de la famine nous fit reprendre la marche le lendemain au petit jour. En une heure et demie nous étions arrivés à la limite d'une vaste clairière, mais la brume était si épaisse qu'il nous fut impossible de rien discerner au delà de 200 mètres. Après nous être arrêtés quelques instants pour délibérer sur le parti à prendre, nous entendons une voix sonore chantant en une langue que ne comprend aucun de nous, puis une phrase prononcée sur un mode des plus gais et à laquelle une autre personne semble répondre d'une façon plaisante. Comme en ce pays les aborigènes ont d'excellentes raisons pour n'avoir point le cœur léger et le ton frivole, cette conversation ne peut avoir lieu qu'entre gens qui savent n'avoir rien à craindre. Je décharge ma carabine dans les airs. L'artillerie bruyante des mousquets me dit que nous sommes enfin chez ces Manyouema tant cherchés, et, à peine les échos avaient-ils répété la dernière vibration des salves, que la caravane manifestait ses transports par des hurrahs fréquemment répétés.

Nous quittons la clairière pour descendre dans une petite vallée; de tous les points du versant opposé arrivent des files d'hommes et de femmes qui nous accueillent par des cris de bienvenue. A droite et à gauche florent des champs de maïs, de riz, de patates douces, de fèves. Les salams arabes retentissent à nos oreilles et nos mains sont pressées par de grands gaillards qui paraissent jouir de la vie au désert autant que dans leur pays d'origine.

Ce sont des Manyouema et leurs esclaves. Ceux-ci, moins puissamment découplés, armés de mousquets à percussion et de carabines ancien modèle, répètent bruyamment les protestations de leurs maîtres. Nous gravissons les versants, conduits à travers de luxuriantes cultures par des hommes et des jeuneaux que mettaient en liesse le plaisir de voir du nouveau et la perspective d'un jour de fête. Nous arrivons au village.

On nous invite à prendre place sous de grandes vérandas ombreuses et bientôt il faut répondre aux questions et félicitations de nos hôtes.

La caravane défile pour se rendre aux quartiers qui lui sont assignés, au milieu des cris poussés par les Manyouema, en



Station de Kilonga Longa.

l'honneur de ce Dieu qui vient de délivrer nos hommes de la terrible forêt et leur a sauvé la vie sur la route longue et difficile qui mesure 520 kilomètres, de leur station d'Ipoto à la cataracte de Bassopo. Et à leurs actions de grâce répondaient, du plus profond de leur cœur, celles de chacun des membres d'une expédition si durement éprouvée.